

SE COMPRENDRE

N° 04/06 – Juin – Juillet 2004

Le P. de Foucauld, le frère universel

Louis Gardet – J.M. Abd el-Jalil – J.D. Durand

*Dans sa dernière parution, au Caire en 1959, la revue les **Mardis de Dar-es-Salam**¹ offrait deux textes importants de Louis Gardet et du Frère J.- M. Abd el-Jalil, OFM, sur l'islam et le Père Charles de Foucauld. Au moment où des études récentes remettent en lumière les intuitions de l'ermite du Hoggar, aujourd'hui reconnues par l'Eglise et les familles spirituelles qui s'en inspirent, ces réflexions n'ont pas vieilli et peuvent encore éclairer nos relations avec les Musulmans que nous rencontrons. Nous les complétons par une conférence de Jean-Dominique Durand, donnée à L'UNESCO, à Paris, en janvier 2003, à l'occasion de l'année de l'Algérie*

1. Le Père de Foucauld et l'islam, de Louis Gardet

Louis Gardet, théologien et islamologue, décédé en 1985² à 80 ans chez les Petits Frères de Jésus dont il partageait la vie, a publié, entre autres, La Cité musulmane, Vrin, Paris 1954, Islam, religion et communauté, DDB, Paris 1970, et avec G. Anawati, Introduction à la théologie musulmane, Vrin, Paris 1948 et Mystique musulmane, Paris 1961. Il distingue ici, aux yeux du Fr. Charles, l'islam et les musulmans

Charles de Foucauld a profondément aimé les terres d'islam. Il y passa la plus grande part de sa vie. A l'origine, ce ne fut pas la conséquence d'un choix. Quand il débarqua en Afrique en 1880, jeune lieutenant de chasseurs, il s'empressa de récuser les remontrances que lui valait sa conduite, et de donner sa démission.

Mais la campagne du sud-oranais l'amena l'année suivante à l'orée du désert. L'impression qu'il en reçut fut grande. Des signes avant-coureurs apparaissent de sa future conversion. L'officier insouciant qu'il était devint endurant à la fatigue et fraternel à ses hommes. Ce ne fut pas tant à l'islam lui-même qu'il fut confronté alors, qu'à la vie arabe nomade. Il y eut sans doute là l'une de ces rencontres mystérieuses voulues de Dieu, par quoi se fixe une destinée. C'est au milieu de cette même tribu des Oulad Sidi Shaykh que des successeurs de Charles de Jésus se grouperont pour la première fois, dix-sept ans après sa mort, pour entendre et vivre son message de paix évangélique ; et la tribu

¹ Ces Cahiers publiés depuis 1951 sous la direction de Louis Massignon et édités par la Librairie Philosophique J. Vrin, 6 place de la Sorbonne, Paris Ve, avaient mis au sommaire du n° VII (1958-1959) le centenaire du Fr. Charles de Jésus (1858 – 1916) et le Testament spirituel du P. Albert Peyriguere (1883 – 1959)

² Voir les pages *In memoriam* du n° 12 d' *Islamochristiana* de 1986, p. 1 - 26

les accueillera, et se nouera une amitié qui n'a point connu de déclin. Charles de Foucauld, lui, ne cessa d'aller toujours plus loin dans une voie de dépouillement et de clarté intérieure, dont « la terre déserte, et sans route et sans eau » reste comme un signe de Dieu ; mais tout de suite, ce n'est pas tant, ce n'est pas seulement cette terre-signé qu'il aima, mais les hommes qui l'habitent, et qui seront ses frères de prédilection.

Dès 1881, ayant donné à nouveau sa démission d'officier, il visite le sud algérien, et se prépare à son exploration du Maroc. Les conditions de ce voyage de découvertes scientifiques (1883-1884) sont bien connues, le courage physique et moral qu'il y déploya, et cette loyauté dans la vue objective des choses et des gens qui restera l'un de ses traits de caractère les plus frappants. Tout occupé par ses observations de géographe, il n'eut guère l'occasion, là non plus, de pénétrer de l'intérieur la civilisation musulmane. Mais il eut affaire à des hommes musulmans. Reconnu comme chrétien d'origine par certains d'entre eux, il en reçut accueil, aide et protection, selon les meilleures traditions de l'hospitalité. En 1885-86, il explorera encore le sud-algérien et le sud-tunisien.

C'est quatre ans après son retour du Maroc qu'il se convertit et revint à la foi chrétienne. Faut-il évoquer ses lettres à Henry de Castries et le respect qui y est témoigné pour la foi de l'Islam³? Mais le récit que nous donne Charles de Foucauld lui-même de son retour à Dieu passe par d'autres itinéraires. Lents cheminements de la grâce, jusqu'au choc qui le remit face à la foi de son baptême et donna à sa vie son sens définitif. « *Moi qui avais tant douté, je ne crus pas tout en un jour* », écrira-t-il à Mme de Bondy. Mais « *aussitôt que je crus qu'il y avait un Dieu, je compris que je ne pouvais faire autrement que de ne vivre que pour Lui : ma vocation religieuse date de la même heure que ma foi : Dieu est si -grand. Il y a une telle différence entre Dieu et tout ce qui n'est pas Lui* »...

Cette affirmation de l'absolue Transcendance divine, Charles de Foucauld ne cessera de l'approfondir et d'en vivre. Ce serait mal comprendre certaines de ses phrases à Henry de Castries que de penser qu'il le dut d'abord à une rencontre avec les dogmes musulmans directement connus. Il accepte pour son correspondant ce point de départ possible, dont il comprend la portée. Mais pour lui-même, la connaissance explicite de l'Islam ne fut pas le chemin tracé. Il serait plus exact de dire que la foi des hommes musulmans qu'il rencontra agit comme un réactif pour le remettre, à l'intérieur du mystère chrétien, face à Dieu transcendant et immanent tout ensemble. Et l'absolu du don à Dieu « *si grand* »⁴ se concrétisa pour lui dans l'imitation de son « *bien Aimé frère et Seigneur Jésus* », vers toujours plus de pauvreté, d'abnégation, de transparence.

Pour le premier dépouillement, celui qui devait l'amener à la foi, Dieu l'avait conduit dans le Sahara algérien et au Maroc. La deuxième étape se déroulera en Syrie et Palestine, en ces contrées qui sont le berceau et au cœur du message chrétien, qui furent et restent parmi les centres les plus vivants du monde arabo-islamique. S'il entra en janvier 1890 à la trappe de Notre-Dame des Neiges, nous le retrouvons six mois plus tard à la trappe d'Akbès, en Syrie⁵. En 1897, après un mois en Algérie et quelques mois à Rome, il quitte la Trappe, pour vivre l'Amour rédempteur du Christ, pauvre parmi les pauvres, et « *crier l'Evangile par toute sa vie* ». Il ira, comme Jésus, vivre à Nazareth. Domestique d'un couvent de Clarisses, il restera trois années en Terre Sainte.

S'il revient en France en 1900, c'est pour recevoir le sacerdoce. La même année, il s'en va vivre la plénitude de sa vocation à Beni-Abbès, aux confins marocains. Il retourne au désert, délibérément cette fois, pour s'enfouir parmi « *les pauvres du Sahara* », dans l'attente du jour où il pourrait à nouveau entrer au Maroc, dans l'attente aussi de disciples qui partageraient sa vie. Il mourra sans que ni l'un ni l'autre de ces deux grands désirs ne soient réalisés. A partir de 1905-1907, il quittera ces confins marocains qu'il avait choisis pour s'établir au Hoggar, seul parmi les Touareg auxquels il se consacrera, dont il sera aimé, et qu'il aimera jusqu'à la mort. Pendant les seize dernières années de sa vie, il ne quittera les terres sahariennes que pour des brefs séjours en France, et le dernier voyage en son pays d'origine sera pour y conduire le jeune chef de la tribu des Dag Rali.

Le Père de Foucauld s'appelait le « *frère universel* ». « *Mon Dieu, pria-t-il, faites que tous les humains aillent au ciel.* » Et son amitié et sa prière étaient d'abord pour ses amis de prédilection,

³ cf Ch. De Foucauld, *Lettres à Henry de Castries*, Grasset, Paris 1938, p. 90-94

⁴ « *Allâh Abbar*, Dieu est plus grand, plus grand que toutes les choses que nous pouvons énumérer ; seul, après tout, Il mérite nos pensées et nos paroles », écrit-il à H. de Castries

⁵ Cette fondation de N.D. des Neiges se trouvait entre Alexandrette et Alep (selon sa lettre du 25 juin 1890 à sa sœur Marie). Le lieu-dit Cheikhli est aujourd'hui en Turquie

les Arabes nomades et les Touareg auxquels il sacrifia tout. Ce fut donc en des terres d'Islam et dans une atmosphère d'Islam qu'il répondit à l'appel de Dieu sur lui. Sans doute les « *pauvres du Sahara* » aussi bien que les nobles du Hoggar n'étaient point des croyants très versés dans les « *sciences de la religion* ». Au près d'eux, il ne trouvait qu'un écho bien affaibli de la grande culture musulmane, son approfondissement de la foi coranique et sa confrontation avec les « *pensées étrangères* » (essentiellement grecque et iranienne), dont brillèrent avec tant d'éclat les apogées de Damas, de Bagdad, de Cordoue... Mais les nomades sahariens, s'ils ignoraient intellectuellement ce grand passé, ne participaient pas moins, comme obscurément, des valeurs qui l'informent. Ils y participaient un peu comme un paysan quasi illettré de terres chrétiennes serait redevable aux vingt siècles de christianisme, et aux saints et aux génies mêmes de chrétienté, de son comportement de chaque jour.

Charles de Jésus ne semble pas s'être soucié d'entreprendre vraiment une étude objective complète de l'Islam comme tel. La pente de son esprit ne l'y portait pas. Son intelligence, extrêmement concrète, donnait toute sa mesure dans l'observation précise des lieux et des gens, l'étude de la langue et des mœurs ; et son cœur lui donnait d'abord soif de connaître et d'aimer, de connaître pour aimer, les hommes qui l'entouraient. A Beni-Abbès, son souci fut simplement de converser avec ses amis les pauvres, de les aider, de leur faire comprendre ce témoignage de foi et d'amour rendu à Dieu, et qui était sa seule raison d'être. A Tamanrasset, sa tâche fut de perfectionner toujours plus sa connaissance de la langue et des coutumes du Hoggar. Jour après jour, inlassablement, il travailla au recensement des mots et expressions, et à l'établissement de ce dictionnaire de *tamachek*, dont la valeur scientifique ne s'est point obscurcie. Il réunit par ailleurs les thèmes et textes de folklore chanté ou récité. Et n'est-ce point encore un témoignage de sympathie vivante et de respect, que ce désir de connaître de l'intérieur le passé et toute la richesse humaine d'un peuple ?

Si Charles de Foucauld ne rencontra pas selon toutes ses dimensions la culture religieuse de l'Islam, il vécut donc sa vie de « frère universel » en continuel contact avec des hommes musulmans. Sans même le chercher, il pénétra de la sorte cette ambiance musulmane où baignait le comportement quotidien de ses amis. Et dès lors, il semble possible et nécessaire de proposer une distinction.

Les rares passages de ses écrits où il arrive au Père de Foucauld de se référer à l'Islam comme tel n'ont pas une si grande importance. Ce qu'il en disait ne dépassait peut-être guère la connaissance intellectuelle globale d'un « honnête homme » de son époque, au cœur droit. Ce serait un contresens de le transformer en « islamologue ». Il ne s'y efforça point.

Mais cette sorte de connaissance par con-naturalité que lui donnait son affection pour les pauvres du Sahara ou les nobles Touareg, son désir d'être, pour l'amour du Christ, leur frère et petit serviteur, lui permirent comme d'emblée de traiter avec eux dans le respect total de leur être, y compris les contours qu'un Islam, au demeurant fort élémentaire, pouvait donner à leur personnalité. Si bien que nous trouvons sous sa plume, ici ou là, des percées éclairant non point les données dogmatiques de la foi musulmane, mais le comportement concret de foi des hommes musulmans, ses amis. Son seul but était de suivre Jésus, et il sut donner, comme spontanément, à sa présence en ces terres d'Islam un style de vie qui la pouvait rendre compréhensible. Amitié désintéressée, respect de l'autre, sens aigu de justice et d'honneur, pauvreté voulue, style de dépouillement qui centrait tout sur Dieu seul, de telles valeurs, c'est au plus profond de sa foi chrétienne qu'il en trouvait d'abord l'inéluctable exigence. Mais c'est tout cela qui le rendit si cher à ses voisins touareg, si conforme à ce que ces nomades berbéro-musulmans pouvaient attendre de leur « grand ami, le marabout Charles ».

La vie de Charles de Jésus dans les terres musulmanes du Sahara est un grand témoignage de ce qu'un amour désintéressé et vigilant peut drainer de compréhension vraie. Amour ocellé d'intelligence. C'était là sa tâche de « *petit serviteur* », et c'était une tâche de choix, puisque « au soir de cette vie, c'est sur l'amour que nous serons jugés » (St Jean de la Croix). Jusqu'à sa mort, le Père de Foucauld attendit des disciples. Il savait que d'autres viendraient quand il serait le grain enfoui dans la terre. Il les voyait répandus par petits groupes, inutiles aux yeux des sages de ce siècle, dans le monde et non du monde, mêlés aux hommes, pour porter à tous, et d'abord aux pauvres, parmi les souffrances et les tracas de la vie quotidienne, le témoignage de l'amour du Seigneur, plus fort que la mort. Le jour où, dans la ligne par lui ouverte, la rencontre se ferait avec des valeurs d'Islam proprement dites, point de doute que seraient requises ces mêmes exigences d'objectivité et de justice intellectuelle qu'il mit si bien en œuvre dans son travail de linguiste.

Charles de Jésus n'est pas un maître en islamologie. Mais il est peut-être bien, par ce que fut sa vie, sa soif de l'Unique Seigneur, et son don aux hommes ses frères, l'un des meilleurs guides que

puisse prendre un islamisant chrétien, s'il veut que corresponde à ses recherches d'érudit une attitude intérieure digne de les vivifier. La finalité de telles recherches est d'ordre intellectuel, certes ; mais peut-être requièrent-elles à leur tour un souci et un respect de l'autre, - ici la pensée et la culture qu'il faut pénétrer - où se retrouve, au service de la même vérité et du même amour, comme un répondant de l'attitude évangélique de Charles de Jésus en ces terres d'Islam qu'il aime.

2 . Musulmans et chrétiens aujourd'hui, du Fr. J.-M. 'Abd el-Jalil, ofm

Né à Fès en 1904 (il y a cent ans !) et baptisé à Paris en 1928, au terme de ses études supérieures, devenu Franciscaïn en 1929, prêtre en 1935, le P. Abd el-Jalil a enseigné de 1936 à 1964, à l'Institut Catholique de Paris, la langue, la littérature arabe et l'islamologie. Filleul de Louis Massignon et disciple de Jacques Maritain, il a publié, en plus de nombreux articles, L'islam et nous, au Cerf, Paris 1947 ; Aspects intérieurs de l'Islam, au Seuil, Paris 1949 ; Marie et l'Islam, Beauchesne, Paris 1950. Homme de dialogue, fidèle à la fois au Maroc de ses origines et à la foi de son choix adulte, Il est mort à Paris le 24 novembre 1979. Se Comprendre a repris plusieurs textes de lui⁶

Sous nos yeux ont lieu de nouvelles expériences dans les rapports islamo-chrétiens ; d'une part dans certains cercles culturels, et d'autre part dans la vie des religieux ; expériences qui prennent leur source dans l'exemple et la doctrine du Père de Foucauld ⁷.

L'Enseignement du Père de Foucauld

Les paroles de l'Évangile : « Venez et voyez ! » expriment vraiment l'orientation du Père de Foucauld, en ce qui concerne l'apostolat en Islam. Il s'agit de conduire les Musulmans à la découverte des profondeurs du Christianisme, celui que son côté extérieur, qu'ils ont devant les yeux, leur cache ou leur dissimule si souvent.

Il ne se proposait aucune conversion directe, par des discussions avec des savants, ou par des «œuvres de charité » au profit des pauvres. Encore moins pensait-il soit à une « assimilation » ou « intégration », soit à un effort de civilisation purement matérielle et technique, à la mode européenne. Toute sa vie témoigne du contraire. Il s'est toujours efforcé de réaliser une adaptation véritable, et d'avoir un but purement religieux. Il parlait souvent du devoir de « devenir l'un d'entre eux », de « faire partie du paysage », d' « être un frère pour tous », « un frère universel ». Son travail scientifique (l'étude vraie, approfondie, honnête de la langue et des mœurs des Touareg) révèle avant tout son effort permanent de comprendre ces Touareg par l'intérieur, avant de leur annoncer la Bonne Nouvelle. Cette annonce devant être rendue possible par une compréhension vraie et pleine d'amour.

Cette annonce elle-même est pour lui surtout un témoignage vivant de l'Évangile. Ce témoignage doit être discret et humble, mais en même temps clair et perceptible. La meilleure force d'attraction du Christianisme a sa source dans l'Évangile. Mais il ne s'agit pas seulement de proposer le contenu de l'Évangile, la vérité du Christianisme, mais aussi et surtout de témoigner, de vivre cette vérité de l'Évangile, « de la crier par toute sa vie ». Mais avec amour, pour que les hommes qui voient, entendent et s'émerveillent, puissent aussi aimer ce qu'on leur montre avec tant d'amour.

A la vérité le Père Foucauld a employé des expressions, qui sont devenues inacceptables pour la plus grande partie des hommes de notre temps. Il parlait, par exemple, des « colonies de la mère-patrie », de l' « apprivoisement » des non-chrétiens. Il faut bien comprendre ces expressions : les écrits du Père de Foucauld datent d'il y a cinquante ans et nous ne connaissons que trop l' « accélération » des temps.

Lorsque donc le Père de Foucauld se sert du terme « colonie », ce mot est pour lui l'expression de la responsabilité spirituelle de la « mère-patrie » colonisatrice. C'est une occasion de rappeler aux responsables qu'ils ont de lourds devoirs moraux. Seule l'aide spirituelle permet aux peuples plus puissants de dominer d'autres peuples, de les dominer provisoirement, au bénéfice des sujets eux-mêmes. Si les dirigeants de ces peuples puissants devaient se soustraire à cette responsabilité, il est du

⁶ Lire le n° 89 de Janvier 1969, *L'islam à l'époque du Concile*; n° 103 de Juillet 1971, *L'islam, religion de laïcs* ; et après sa mort, le n° de février 1980, *Un franciscain doublement fidèle : J.M. Abd el-Jalil (1904-1979)*

⁷ Traduction d'une conférence donnée en allemand à Wurtzbourg, le 23 mai 1956

devoir des Chrétiens de remplir ces obligations ; ceci à double titre : parce qu'ils sont Chrétiens et parce que les responsables de leurs mères-patries chrétiennes ne s'y conforment pas. Puisque les devoirs envers les peuples soumis ressemblent aux devoirs des parents envers leurs enfants, l'on doit, dit le Père de Foucauld, souhaiter pour ces peuples soumis ce que les bons parents souhaitent pour leurs enfants. Et les bons parents souhaitent en vérité que leurs enfants atteignent un niveau de vie plus haut que le leur, ce qui se différencie notablement de ce qu'on appelle communément « paternalisme ».

Le mot « *apprivoiser* » ne doit pas non plus prêter à équivoque. Ce mot a eu du succès, un succès peut-être plus grand que celui que le Père de Foucauld souhaitait, et malheureusement pas dans le sens du dialogue entre le petit prince et le renard (Saint-Exupéry). En tout cas il ne s'agit pas, pour le Père de Foucauld, de dompter et de vaincre des fauves, mais au contraire de s'approcher le plus possible d'âmes méfiantes. Il ne s'agit surtout pas de discipliner par la force des hommes sauvages, mais de rendre leurs âmes confiantes, âmes qui déjà sont affinées par une tradition de politesse, d'hospitalité, de fidélité à la parole donnée, qui possèdent déjà une sagesse et une culture et qui appartiennent à une religion fort évoluée.

Ces âmes cependant ressentent une forte aversion pour le Christianisme. Comment peut-on détruire cette aversion, cette répulsion presque irrésistible ? Seulement, pense le Père de Foucauld, lorsqu'on aura pu persuader ces âmes qu'on les comprend parfaitement, qu'on les juge sainement et qu'on les accueille dans son propre esprit avec amour. Les préjugés contre le Christianisme disparaîtront petit à petit si l'on veut avoir de la patience, pour aller à la rencontre de ces âmes avec compréhension et en leur montrant qu'on les aime sincèrement, qu'on les aime pour elles-mêmes.

Le Père de Foucauld ne voit qu'une méthode pour cela : « *L'on fait le bien non par ce que l'on dit ou fait, mais par ce que l'on EST* ». Par conséquent, non dans la mesure où l'on fait de beaux discours ou l'on accomplit de belles actions, mais dans la mesure où l'on EST bon ; dans la mesure où la vie du Christ est en nous, où Sa grâce sanctifie nos paroles et nos actes, transformant nos paroles et nos actes en paroles et en actes de Jésus.

En tout, nous devons ressembler à Jésus. Cette ressemblance devrait être aussi complète que possible. En L'imitant, nous devrions « *être tout à tous* », jusqu'à l'adaptation la plus profonde et la plus exacte, non seulement - ce qui est accessoire - dans les formes extérieures de la vie (habillement, etc.), mais surtout dans la vie intérieure de l'esprit et de l'âme, de notre monde environnant. Le but doit demeurer le même : « *témoigner l'Évangile* » ; mais incarné dans le monde environnant. « *Témoigner* », « *vivre* », non pas seulement décrire et prouver avec des arguments purement intellectuels.

Tout comme le Christ est venu parmi nous autres, hommes et pécheurs, et a vécu notre vie terrestre, sincèrement et véritablement, jusque dans ses plus petits détails, et a transformé cette vie à partir de l'intérieur, ainsi devons-nous aller vers ces hommes, parcourir tout le chemin qui conduit à eux, nous rendre dignes de vivre LEUR vie en rapport étroit avec eux, nous rendre dignes de leur confiance, les estimer et les aimer; écarter petit à petit et avec sincérité toutes les barrières : les barrières des différences dans les masses humaines ; les différences de coutumes, de langage ; les barrières des préjugés, de la méfiance, du mépris, même celles de la haine.

Les « *Frères* » et « *Sœurs* » n'ont rien d'autre à faire qu'à rendre témoignage de l'amour chrétien, par un dévouement sans limites aux autres, par l'ouverture du cœur, par l'exercice d'une véritable fraternité réciproque, et vis-à-vis de tous les autres. Les « *consacrés* » (le clergé, les Frères, les Sœurs) doivent vivre dans des maisons qui portent le nom de « *fraternités* », qui sont pourvues de clôtures, dans lesquelles cependant les frères et les sœurs doivent toujours se tenir à la disposition des autres. Dans ces maisons - près de la plus haute présence du Christ dans le T. S. Sacrement, qui les forme et qui rayonne sur eux - doit se manifester aussi la présence personnelle des Frères ou des Sœurs dans leur milieu, par une vie de prière et de pénitence constantes, par une vivante confiance en Dieu, et par le rayonnement efficace de la loi jusque dans les âmes les plus méfiantes ; par une participation sincère et intime aux joies et aux peines, aux espoirs et aux angoisses, aux efforts et aux souhaits de leur milieu ; par une compréhension pleine d'amour de ce milieu ; enfin par une étude exacte et approfondie de la langue et de la façon de vivre, par une disponibilité infatigable pour aider tous ceux qui s'adressent à eux. En tout et pour chacun, les Frères et les Sœurs doivent s'efforcer de devenir « *partie du paysage* », que l'on regretterait amèrement si elle devait venir à manquer un jour.

Le rôle le plus direct et le plus visible dans cette vie de témoignage pour l'Évangile est cependant joué par les laïcs chrétiens : négociants, cultivateurs, employés, médecins et autres. Le Père de Foucauld a si souvent et si formellement souhaité voir beaucoup de familles chrétiennes s'installer

en terre d'Islam. Son désir ardent s'expriment douloureusement par des déclarations comme celle-ci : « *Tant de familles arrivent pour assurer et améliorer leurs avantages terrestres. N'y aurait-il pas une seule famille qui s'installerait ici pour le bien spirituel des âmes ?* » Des familles, qui aient toujours présent à l'esprit le sens de la responsabilité chrétienne, le souci du véritable bien du milieu qui les entoure, qui « témoignent », « vivent » l'Evangile dans la vie de tous les jours, qui s'efforcent de pratiquer l'amour chrétien avec toutes ses exigences...

Non nova, sed nove

Après tout ce que l'on vient de dire, nous pourrions peut-être répondre à notre question liminaire. Y a-t-il des méthodes nouvelles ? Je suis tenté de dire « Non ! », tout simplement... Le retour aux exigences de l'Evangile constitue-t-il une méthode nouvelle dans les missions ? Il n'y a pas en effet de routes nouvelles. Nous devons revenir, pleins de désir et de bonne foi, à l'extrêmement vieux ; avec un esprit et un courage renouvelés. *Non nova, sed nove !* La nouveauté consiste en ceci, que nous sommes obligés, contraints même par les difficultés et les obstacles de notre temps, de distinguer, dans nos actions et même dans notre attitude spirituelle, l'essentiel de l'accessoire, et d'annoncer la Bonne Nouvelle non seulement par la parole et non seulement par l'action, mais bien plus encore par notre « ÊTRE » personnel, dans un milieu donné et qui l'attend. Cela ne veut pas méconnaître les vraies richesses accumulées par le Christianisme occidental, au cours des vingt derniers siècles ; mais il ne faut pas identifier le message de l'Eglise avec l'Europe, et déprécier chez les non-Européens les valeurs authentiques qui existent chez eux.

Nous devons reconnaître l'égalité de tous les hommes, leur apporter le Christianisme dans un vêtement qui leur va ; ne pas douter de leur bonne volonté, accueillir en nous leurs espoirs, leurs désirs, leurs efforts, pour les transformer et les compléter. Avant tout, nous devons commencer par écarter le danger toujours menaçant du mépris. L'impression d'avoir été sous-estimé est la plus mauvaise de toutes. Elle déchaîne la colère et porte à considérer la supériorité véritable comme une présomption. De là vient la fermeture aux idées nouvelles, et l'idée fixe de revanche...

Mais sans une prise de position positive à l'égard de la pensée et de l'action comme de l'attente et des espoirs des hommes, personne ne pourra trouver le chemin qui mène à leurs âmes. Nous devons nous préparer avec joie à apercevoir le bien qui existe déjà chez les Musulmans, à le développer et à le rendre mûr pour la pleine réception du Christianisme... C'est le sens exact du Catholicisme, le principe intrinsèque de l'Eglise, qui lui donne sa force vitale et la rend apte à spiritualiser la création toute entière, de sauver les hommes, non seulement les hommes isolés, chaque homme et le tout en chaque homme, mais les hommes tous ensemble, différents, mais devenus frères en elle et par elle, et formés d'après le modèle du Christ.

Mais l'Islam est là ; en éveil et résolu ; en croissance avec des forces renouvelées. Nous devons aller au-devant de lui avec calme et sérénité. Ses efforts doivent nous stimuler à sortir de notre forteresse, à nous libérer de nos routines habituelles, du danger d'une sclérose quelconque dans nos conceptions et nos méthodes. Son réveil, même s'il peut devenir dangereux, est quelque chose de positif et doit nous donner le courage de nous réveiller de même. L'Occident, dans tous ses rapports avec les autres parties du monde, a le devoir de se réveiller de nouveau et d'entrer dans une noble émulation avec des peuples plus jeunes ou rajeunis. Ceci est valable aussi pour le domaine religieux. Le Christianisme ne doit pas se consumer de regrets parce que l'Islam a rassemblé des forces nouvelles, comme si l'éclosion de l'espoir chez les Musulmans entraînait le flétrissement de l'espérance chez les Chrétiens ! Au lieu de cela nous devons voir en ce fait un stimulant qui nous amène à réfléchir aux valeurs intrinsèques de notre religion, pour partir des profondeurs mêmes du Christianisme à la rencontre des non-Chrétiens avec une attitude authentiquement chrétienne.

La Polémique

Cette ligne de conduite chrétienne n'accorde pas une place prépondérante à la polémique et à la discussion purement intellectuelle. Naturellement, nous ne devons en aucun cas déprécier les explications nécessaires et la défense de la pleine vérité. Mais nous négligeons le plus important, lorsque nous nous occupons surtout des soi-disant points faibles dans les croyances des autres. Une telle polémique a eu lieu, et aura lieu encore ; si du moins elle n'était pas seulement un *dialogue de*

*sourds*⁸ ! Par ignorance et par passion, elle blesse et ferme les autres plus qu'elle ne les éclaire, ne leur apporte de la lumière et ne les gagne. Les Musulmans, à cause de la simplicité de leur dogme, sont en mesure de se servir, bien plus facilement que nous, du couteau tranchant de la dialectique pure. Ils peuvent tout au moins dire que nous méconnaissons le véritable Islam. Et cela est souvent vrai, lorsque nous traitons par le mépris les valeurs existantes chez les Musulmans et interprétons faussement leur véritable ligne de conduite.

Au lieu de cela, nous devrions avant tout nous efforcer de leur rendre plus accessible la vérité complète, sous une forme qui corresponde à leur propre culture. Soyons honnêtes ! Nous sommes toujours enclins à sous-estimer ce qui est bon dans l'Islam, ou, lorsque nous nous sentons quelque peu impressionnés par lui, à le tourner en ridicule. Le ton fait la musique. Et les Musulmans sont tout spécialement susceptibles à notre égard, parce qu'ils se croient supérieurs à nous du point de vue religieux, et parce qu'en même temps ils ressentent un malaise spirituel en eux-mêmes, que nous autres avons déjà vaincu, tout au moins partiellement.

Jusqu'à hier nous avons formulé des jugements simplistes et méprisants sur l'Islam à tel point, que c'était une offense manifeste que d'attribuer aux Musulmans de semblables conceptions de la foi et de la morale. Cette attitude spirituelle se laisse percevoir encore aujourd'hui dans certaines interprétations de l'enseignement islamique (par exemple sur la situation de la femme). Les Musulmans, de leur côté, n'ont que des idées vagues et souvent erronées - même quand ils sont cultivés - sur l'essentiel du Christianisme : ils n'ont vraiment devant les yeux qu'une caricature de notre foi.

Et, des deux côtés, pour parvenir à la vraie connaissance et pour se juger mutuellement avec justice, la rencontre doit avoir lieu en plein respect et loyauté. Une rencontre serait sûrement assurée, si nous voulions reconnaître, courageusement et humblement, la grandeur chez ceux qui croient autrement que nous. Nous devrions commencer par là et y persévérer, même si ces croyants d'une autre foi étaient aussi fanatiques que l'on se l'imagine habituellement. Le mépris est une provocation destructrice. La reconnaissance de la grandeur chez l'adversaire est un stimulant constructif.

Il y a un proverbe arabe plein d'enseignement. Le voici : « Comprends-moi, puis tue-moi ! » Si tu as l'intention et la force de me tuer, commence par me comprendre ; je mourrai consolé ! Peut-être qu'une arrière-pensée malicieuse se cache là-dessous : celui qui comprend bien, ne tue pas ! Ce serait injuste de penser que les Musulmans ne s'efforceraient pas de mieux comprendre les Chrétiens, si ceux-ci leur donnaient l'exemple de la recherche de la vérité, même chez l'adversaire.

En effet il ne nous est pas permis de répondre par le fanatisme à quelque fanatisme que ce soit. Qui est donc chargé de réaliser le commandement du Christ : « Traitez les autres comme vous voulez être traités par eux ? » Donc ne pas nous attendre à ce que l'autre veuille commencer, et ne pas attendre que nos efforts soient tout de suite couronnés de succès.

En pratique, il faudrait que beaucoup de Chrétiens - et non pas seulement les prêtres et les moines, mais aussi les laïcs chrétiens - soient préparés et formés aux échanges culturels et religieux avec des Musulmans, surtout pendant les années d'études universitaires ; et cela, pas seulement dans les universités occidentales, mais aussi dans les universités islamiques modernes du Caire, de Damas, de Beyrouth, de Téhéran, d'Istanbul, d'Ankara, etc. Cela implique cependant chez les étudiants occidentaux une connaissance suffisante de la langue, une formation religieuse et une délicatesse qui les qualifient pour des études de cette sorte.

Dans cet échange, toute conception impérialiste doit être radicalement écartée. Les Chrétiens doivent se présenter devant les Musulmans avec la ferme volonté de leur offrir les moyens et l'aide que ces derniers estiment eux-mêmes nécessaires ; ils doivent aussi être disposés à recevoir et à apprendre beaucoup des autres, à modifier et à perfectionner pas mal d'aspects de leur connaissance de l'Islam, et, par ce moyen, à rénover peut-être certaines conceptions des Chrétiens et à raviver des forces encore insoupçonnées d'eux.

L'important est ce redressement spirituel des Chrétiens, leur éventuelle réforme intérieure, leur ferme décision de s'en tenir à une conception véritable du Catholicisme, qui ne soit pas repliée sur soi-même et absorbée en soi-même, mais pleine de dynamisme, d'ouverture et d'attente joyeuse des tâches à entreprendre, à exécuter et à mener à bonne fin. Qu'ils s'efforcent toujours de se placer si haut, qu'ils évitent que « la forêt ne soit cachée par les arbres ».

⁸ Voir *Se comprendre*, n° 04/05 : *Dialogue d'entendants ou de sourds ?*

Il me faut nettement insister tout de suite sur la nécessité de ne pas nous contenter d'un échange théorique et d'une démonstration purement intellectuelle du Christianisme. La vérité et la vie sont inséparables dans le Christianisme... A chaque instant nous devons prendre conscience de ceci : notre parole, notre action et notre simple présence, ou bien donnent au Christianisme sa vraie figure, ou bien la diminuent et l'abaissent aux yeux des Musulmans. Il s'agit, dans le Christianisme, d'une personne, d'une personne vivante, et non seulement de sa doctrine ou d'un livre sacré. Nous montrons le visage du Christ, soit rayonnant, soit défiguré.

Le principe de la « Tabula Rasa »

De temps en temps on réaffirme à nouveau que l'Islam ne pourra être gagné que lorsque ses forces religieuses seront paralysées ou détruites ; et il se trouve des Chrétiens qui fondent leurs espoirs sur le principe de la table rase.

Or l'Islam a prouvé, dans le cours de son histoire vieille déjà de quatorze siècles, qu'il possède une « force efficace d'imprégnation culturelle et d'intégration sociale »... Au tournant du siècle on a pensé que l'Islam était condamné à mort et on lui prédisait une fin toute proche. Aujourd'hui il refléurit, rassemble des forces nouvelles et s'affirme comme élément dynamique de salut pour l'avenir. Il se présente avec grand succès, notamment en Afrique, mais aussi en Asie, comme libérateur contre l'impérialisme occidental, et même « chrétien » et insiste sur la vocation de tous les hommes de toutes couleurs à une « vie en commun » dans la communauté des croyants, dont la tâche la plus importante consiste à rendre témoignage à l'unicité, à la transcendance et à la grandeur de Dieu.

Malgré tous les dangers, nous ne devons pas céder à la tentation de déprécier ou de paralyser cette force religieuse. Semer le doute ou le désespoir dans le cœur des Musulmans simples et de bonne foi, avec l'arrière-pensée pieuse de les gagner ainsi au Christianisme, serait - pour ne parler que de la vie spirituelle - créer un vide religieux, sans être en mesure de le combler.

Et jusqu'où est-il licite de fonder des espoirs sur ce principe de la *tabula rasa* ?

L'adaptation, dont il est si souvent question, n'a de chance d'être utile que si elle signifie quelque chose non seulement pour les missionnaires, mais aussi pour les hommes à convaincre. Une adaptation extérieure (habillement, formes de vie) paraît, aux yeux de l'élite, n'être qu'un moyen de duper les hommes simples. Pour que cette adaptation aille plus loin, il faut que son aspect extérieur prouve l'existence d'une adaptation intérieure. Il s'agit de s'approcher tellement de ces hommes par l'esprit, qu'on finisse par penser, sentir, prier même avec eux ; mais, comme on vient de le dire, toujours en les précédant, pour qu'ils soient persuadés que le passage au Christianisme ne représente pas une trahison envers ce qu'ils jugent à juste titre important, mais au contraire une transformation vers le haut et un achèvement transcendant.

Méthodes de l'expansion continue de l'Islam.

Je ne connais que trop bien le reproche très répandu, fait à l'Islam, de s'être développé par le sabre et par le feu. Il résonne de façon polémique et provocante, et ne correspond que partiellement à la vérité, si l'on veut l'examiner de plus près. Pour tirer au clair cette vieille question, il me faudrait commencer bien loin cet exposé, et le temps me manque pour cela. Il est cependant important de nous rappeler que la guerre sainte est un devoir pour la communauté et non pour les croyants isolés. La communauté, là où elle est attaquée, ou au moins se sent menacée et exposée au danger, est toujours obligée de mener la guerre sainte contre les « ennemis de Dieu », « pour donner le dessus à la Parole de Dieu ». Dans l'Islam primitif déjà, ce devoir religieux fut utilisé comme moyen d'expansion politique, laquelle sans doute n'a pas tout brûlé ni saccagé dans les pays envahis et ne leur a pas habituellement imposé l'Islam comme religion obligatoire. L'on ne doit pas oublier que beaucoup de centres de culture ont été créés dans ces pays, et que seulement plus tard, et parfois beaucoup plus tard (après plusieurs siècles en Egypte, par exemple), les masses se sont converties à l'Islam.

Il s'agit maintenant de l'expansion pacifique de l'Islam à notre époque, surtout aux Indes et en Afrique. Ce développement peut s'expliquer par plusieurs avantages que l'Islam apporte véritablement avec soi. Dans leur ensemble, les causes religieuses de l'expansion islamique en Asie et en Afrique sont les suivantes : l'exemple personnel du Musulman, une réelle égalité de droits entre les Musulmans de toutes races, la certitude d'appartenir à la communauté des témoins de Dieu. Les messagers et représentants du Christianisme semblent ne pas s'être encore libérés des préjugés raciaux ;

on les sent solidaires d'un monde qui emploie ses forces à faire la guerre, à conquérir des territoires, à imposer des lois qui sont conçues tout d'abord pour son propre avantage matériel.

Les Musulmans au contraire ne manifestent aucun sentiment de supériorité raciale et n'éveillent aucun complexe d'infériorité chez les indigènes ; bien plus, ceux-ci voient en eux des amis qui sont là pour les aider. Ils ne se présentent pas comme des missionnaires, qui à la vérité ont fait bien des sacrifices pour annoncer la Bonne Nouvelle, mais qui en toutes sortes de choses restent solidaires de tous les Blancs. Les Musulmans, eux, se présentent comme des hommes qui, dans la vie publique, extériorisent et vivent leur religion ; ils en témoignent par leur exemple, bien plus que par des sermons ou des leçons. Lorsque plusieurs familles (surtout des familles de commerçants) se trouvent groupées quelque part, une communauté se crée d'elle-même. L'Islam devient aussitôt partie intégrante de la vie publique. Sa valeur est prouvée à la fois par l'exemple des particuliers (qui se conforment strictement aux lois de leur religion), par la vie de la communauté (qui réalise une fraternité et une aide mutuelle permanentes), et, occasionnellement, aussi par la parole.

Passer à l'Islam signifie s'élever et en même temps ne pas rompre complètement avec son milieu, malgré des exigences qui représentent une renonciation sensible. Les convertis sont persuadés qu'ils ont réalisé un progrès important par rapport au paganisme. Leur nouvelle religion leur procure un sens de supériorité vigoureux par rapport à tous les hommes (même par rapport aux Chrétiens et aux « Blancs »). Elle leur paraît un bien à la hauteur de leurs aspirations, puisqu'elle ne les déracine pas de leur milieu. Elle n'exige pas d'efforts surhumains. Des connaissances simples, certains sacrifices matériels et des exercices astreignants sont requis. Mais ces exigences sont déclarées conformes à la nature humaine ; c'est-à-dire elles rendent l'Islam accessible à tous les hommes.

Le Christianisme ne peut être réduit à une telle simplification. Ses mystères demeureront toujours des mystères ; et personne ne peut « humaniser » ses exigences morales. La grâce du Christ est d'ailleurs là ; elle rend possible pour les hommes ce que leurs propres forces ne pourraient réaliser.

Mais peut-être ces méthodes d'expansion islamique nous amèneront-elles à un sérieux examen de conscience. En effet, nous ne devons pas les négliger si nous voulons comprendre les âmes islamiques et leur rendre accessible la Bonne Nouvelle. Demandons-nous si nous ne sommes pas obligés d'insister plus que jadis, dans la formation des Chrétiens - et dans notre propre comportement - sur le fait que tous les Chrétiens (et surtout ceux qui sont appelés à vivre au milieu des Musulmans) doivent donner, dans leur vie publique, un exemple personnel de leur foi ; développer entre eux une fraternité voulue (et non pas subie) ; réveiller la conscience de leur appartenance à une seule communauté, la communauté des témoins de Dieu, des témoins du Ressuscité.

Jugements et préjugés sur les Chrétiens

Pour les Musulmans, les Chrétiens sont tout d'abord vides du point de vue spirituel ; ensuite, ils sont porteurs et semeurs d'un individualisme destructeur ; enfin ils sont divisés entre eux de façon irrémédiable. Naturellement je considère la prise de position musulmane vis-à-vis du Christianisme comme non fondée. Très peu de Musulmans font une différence entre les Occidentaux et les Chrétiens, entre les Chrétiens réels et les Chrétiens simplement baptisés.

Aux yeux des masses islamiques l' Occident tout entier, y compris l'Amérique, compose l'ensemble des peuples qui se reconnaissent comme Chrétiens, qui représentent cette religion partout dans le monde. Cependant prenons au sérieux ce mélange de jugements et de préjugés sur le Christianisme. Peut-être nous fournira-t-il l'occasion d'une réflexion bienfaisante et nous aidera-t-il à modifier bon nombre de nos opinions.

Les Chrétiens apparaissent vides spirituellement, parce qu'ils se laissent dominer, et même réduire en esclavage, par le monde et les avantages terrestres. L'homme (et non plus Dieu), l'argent et le pétrole (et non plus l'homme), deviennent le centre de l'activité humaine et de l'ambition moderne. Le monde moderne en est arrivé au point de renier Dieu lui-même. L'homme, toujours plus enfoncé dans le négatif, est allé plus loin et se renie lui-même dans la philosophie de l'absurde et dans la « néantisation » des valeurs humaines. D'un autre côté il a accordé la suprématie à l'économie et à divinisé la technique.

En vérité, il y a beaucoup de « Chrétiens » contaminés par l' esprit moderne... D'où cette affirmation que les Chrétiens se sont détournés du bon chemin, que le Christianisme a manqué son but et n'est plus capable de ramener les hommes à Dieu. D'où l'envoi en Europe et en Amérique de sa-

vants islamiques, pour guider à nouveau les Chrétiens eux-mêmes vers les choses de l'esprit, les choses sacrées, les choses de la religion.

L'on peut par là mieux comprendre, pourquoi les « Chrétiens » sont devenus porteurs et semeurs d'un individualisme destructeur. La religion n'est plus une affaire de communauté, mais est devenue une affaire personnelle entre Dieu et les individus. Elle n'agit plus sur la vie publique. Les croyants sont par là enclins à se comporter en Chrétiens seulement entre eux et dans des circonstances privées bien déterminées. D'où aussi la critique sévère contre l'impérialisme, duquel plus ou moins consciemment les Chrétiens se montrent solidaires : cet impérialisme semble s'efforcer, par tous les moyens, d'imposer aux Musulmans un vêtement étranger, impropre, aux dépens de leur vie de communauté antérieure, encore remplie et animée de spiritualité et du sens du sacré. Même les missionnaires inspirent de la méfiance, puisqu'ils représentent, en même temps que la religion, une civilisation qui porte en soi plus ou moins cet individualisme destructeur.

Finalement, les Chrétiens paraissent divisés entre eux de façon incurable. Ils ne forment aucune vraie communauté ; ils se scindent en différents groupes, qui se comportent en ennemis les uns par rapport aux autres. Les Catholiques et les Protestants sont en continuelle opposition, et de temps en temps ils entrent en conflit déclaré. La rivalité entre Catholiques et Orthodoxes qui, à Jérusalem au tombeau du Christ, ont recours aux Musulmans eux-mêmes comme arbitres, prend depuis l'intervention religieuse de Moscou et la création de l'Etat d'Israël, un aspect encore plus aigu. La faille entre les différentes communautés chrétiennes semble donc devenir chaque jour plus profonde.

Jusqu'à présent les Catholiques eux-mêmes ne sont empreints d'aucun sentiment communautaire puissant. Les œuvres d'apostolat de leurs missionnaires sont si diverses qu'elles ne révèlent guère d'esprit d'unité et d'aide réciproque. Des différends et des hostilités - voilés ou même évidents au sein de la vie missionnaire - créent une triste désunion parmi les Catholiques et augmentent la méfiance, peut-être même le mépris, des Musulmans à l'égard des Chrétiens.

Et cependant les Musulmans attendent quelque chose de très défini des Chrétiens.

Attentes formelles des Musulmans

La place très spéciale qu'occupe le Christ dans l'Islam est bien connue. Il est le Messie attendu, un des plus grands prophètes ; un thaumaturge sans pareil ; Dieu lui a accordé de grands privilèges : une conception miraculeuse, une âme sans tache, une sainteté complète, un rôle spécial à la fin des temps. Malgré cela il n'est qu'un homme, même lorsque le Coran l'appelle le Verbe de Dieu et l'Esprit de Dieu. Les Juifs ne l'ont pas mis à mort, ne l'ont pas crucifié ; ce fut pour eux comme s'ils l'avaient fait (Coran). Mais Dieu l'a fait remonter au ciel auprès de Lui. Il reviendra un jour sur terre, pour la remplir de justice ; alors seulement il mourra.

Dans l'attente de ce retour du Christ, les Musulmans observent le comportement vital des Chrétiens, ses « disciples ». Dans la mesure où les Chrétiens témoignent de la sainteté du Christ, son retour approche et l'humanité toute entière poursuivra sa propre préparation à ce retour. Les vrais Chrétiens, les authentiques disciples du Christ, sont reconnaissables tout d'abord à ce qu'ils montrent de l'amitié pour les Musulmans, parce que, comme dit le Coran (V, 82) « ils ont des moines et des prêtres et parce qu'ils ne sont pas orgueilleux » ; ensuite ils se manifestent comme disciples du Christ lorsqu'ils sont doux, miséricordieux et tendus vers la perfection. La vie monacale ne leur a pas été prescrite, dit le Coran ; les hommes l'ont organisée pour être plus agréables à Dieu ; elle doit donc se transformer en tension vers la perfection dans la masse des Chrétiens.

En résumé, les traits distinctifs des Chrétiens véritables sont les suivants : humilité, bonté, douceur et recherche de la perfection. Cela rappelle ce que le Christ lui-même exige de nous : « Apprenez de moi, car je suis doux et humble de cœur », et « Soyez parfaits comme votre Père du ciel. »

Conclusion

Comme conclusion, je voudrais faire deux ou trois suggestions. Il est difficile pour un Occidental - à cause des oppositions historiques anciennes et à cause des difficultés actuelles toujours croissantes - de juger tout à fait impartialement les Musulmans, de les considérer et de les traiter avec amitié. L'on oublie vite ses propres erreurs, et l'on rejette volontiers toute la responsabilité sur les autres. Puis l'on reproche aux Musulmans de réagir brutalement. Par cette réaction des Musulmans et l'impression qu'elle produit sur les Occidentaux, l'on se rend compte que ces derniers se sentent encore solidaires d'un certain impérialisme, même s'ils ne le souhaitent pas de façon très consciente.

Il est cependant très douloureux, presque paralysant, de réaliser cela, lorsqu'on s'est prescrit comme tâche de jeter des ponts spirituels et de vivre avant tout en témoin de l'amour du Christ. Annoncer l'Evangile, le « *crier avec toute sa vie* », demande de l'héroïsme, de la sainteté, je dirais même le désir du martyre. Mais aussi l'observation scrupuleuse de la morale dite naturelle...

Prenons au sérieux cette leçon, aussi dans nos rapports avec les Musulmans. Les difficultés ne sont pas à exaspérer ; elles sont à surmonter. Pas seulement par la prière, le sacrifice, l'apostolat, les différentes œuvres missionnaires ; mais aussi et surtout par la pratique des vertus dites naturelles dans la vie de tous les jours, dans nos rapports habituels avec les autres... Quand nous pratiquons et favorisons la loyauté, la véracité, le respect à la parole donnée, la justice en tout et avec chacun, nous protégeons et exigeons le naturel, l'humain, « une vie saine » pour les hommes. Nous n'oublions pas pour autant que nous croyons en une élévation et transformation de la nature elle-même, que notre but demeure inchangé : amener tous les hommes à comprendre qu'ils sont tous appelés à devenir enfants de Dieu, dans le Christ.

En ce qui concerne l'Islam, nous voulons nous efforcer de ne pas toujours mettre au premier plan les difficultés « insurmontables » mais au contraire de découvrir les chemins qui rendraient possible une rencontre, et de nous méfier en même temps des deux extrêmes : nous livrer à un « intégrisme » inflexible, ou tomber dans un « concordisme » sans consistance. Plusieurs obstacles se trouvent de notre côté sur le chemin de la rencontre⁹ ; essayons loyalement de les débayer.

Le chemin normal pour un Musulman vers le Christianisme passe par les connaissances qu'il a déjà sur le Christ et aboutit à la vie avec le Christ et, dans le Christ, dans la communauté vivante des Chrétiens. Avec le Verbe de Dieu, mais dans le sens chrétien de l'expression. Avec la communauté des Chrétiens, c'est-à-dire dans l'Eglise entendue non comme « place forte », mais comme « un corps toujours en croissance ».

Un progrès dans ce sens serait obtenu tout d'abord et avant tout par une vie de foi et d'amour que les Chrétiens - surtout les laïcs - vivraient sous le regard des Musulmans ; par la réalisation de ce que le Père de Foucauld disait de la ressemblance avec le Christ.

Les difficultés et les obstacles qui existent de la part des Musulmans pourront être surmontés seulement lorsque nous libérerons notre religion de tous les éléments secondaires qui s'y surajoutent, pour qu'elle puisse apparaître clairement à la lumière du jour dans toute sa pureté, et ne soit plus encombrée d'accessoires. Le Chrétien est obligé aujourd'hui plus que jamais, je dirais même contraint, ou bien de se désavouer, ou bien de devenir un témoin vivant du Christ ; un homme qui, dans la vie de tous les jours, montre le Christ aux autres, par l'accomplissement de la loi du Christ, de la loi de l'amour du prochain, avec les exigences qui en découlent : renoncement, douceur, humilité, bonté, efforts vers la perfection, en un mot : esprit des enfants de Dieu, qui peut conduire l'humanité toute entière au but du Christianisme dans l'Eglise, au façonnement de tous d'après le modèle du Christ et par là à une transformation des choses inanimées elles-mêmes, de la création toute entière.

Mais ceci ne peut avoir lieu aux dépens de la valeur existante, vraie, positive, d'une religion déjà largement développée. Dans l'Islam existe un désir fort, obstiné, ombrageux, raisonnable et en même temps presque irraisonné, de reconnaître la grandeur et la transcendance de Dieu. Aucun témoignage de l'amour que Dieu nous fait connaître par le Christ et qu'Il exige de nous, ne peut parvenir aux âmes islamiques s'il ne porte pas une pleine justification de cette transcendance de Dieu.

L'Islam se tient devant nous peut-être seulement comme un stimulant inévitable et douloureux, tant que nous aurons besoin de ce stimulant pour ne pas négliger le devoir - découlant de tout amour chrétien pour Dieu, pour les hommes et pour toute la création divine - de reconnaître Dieu de façon divine, de « traiter Dieu en Dieu » dans tous les événements de notre vie, les intérieurs comme les extérieurs ; dans la vie de prière comme dans l'activité de la vie quotidienne ; dans les rapports habituels avec notre prochain comme dans les rapports avec tous les hommes.

Nous pouvons et devons parcourir ce chemin avec les Musulmans : en tout amour chrétien, et en les y précédant.

⁹ Jean-Paul II écrivait à l'évêque de Viviers : *Le Fr. Charles invite tous les fidèles à puiser dans la contemplation du Christ, et dans une relation intime avec lui, des forces nouvelles pour proposer l'Evangile aux hommes de notre temps : ils deviendront ainsi des serviteurs de la rencontre entre Dieu et l'humanité...* (mai 2001)

3. Une vie au regard de l'histoire : Charles de Foucauld (1858 – 1916), de Jean-Dominique Durand

A l'occasion de l'ouverture de l'année de l'Algérie se tint au Palais de L'UNESCO à Paris, les 30 et 31 janvier 2003, un colloque sur les religions monothéistes en Algérie à travers les âges. Le Professeur. J. D. Durand, Directeur de l'Institut d'histoire du christianisme, à l'Université Jean Moulin, Lyon III et Président du Comité de Fourvière, évoqua les dimensions spirituelles et culturelles de la vie et du message du P. de Foucauld. Nous le remercions de nous permettre de reproduire son texte.

Jacques Maritain pensait que la fondation des Petits frères de Jésus était « la chose la plus importante qui se soit passée dans l'Eglise depuis saint François d'Assise ». Pour le philosophe catholique, qui devait terminer sa vie auprès des Petits frères de Jésus à Toulouse, comme pour son épouse Raïssa, Charles de Foucauld était un modèle de « témoignage vécu de l'Evangile, de simple présence d'amour fraternel au milieu des pauvres et des abandonnés » en dehors des « grandes forteresses monastiques ». Maritain situait ainsi Charles de Foucauld dans l'histoire de l'Eglise et le plaçait au même plan que François, symbole de paix, de fraternité, de dialogue aussi avec l'islam.

Dans l'encyclique sur le développement des peuples, *Populorum progressio*, datée du 26 mars 1967, le pape Paul VI affirmait que « la solidarité universelle qui est un fait et un bénéfice pour nous, est aussi un devoir », et pour souligner le « devoir de charité universelle » et le « devoir de solidarité des personnes et des peuples », il se plaçait sous le signe de Charles de Foucauld, lui qui, écrivait le pape, « fut jugé digne d'être appelé pour sa charité, le « *Frère universel* ».

Le 6 mai 2001, Jean-Paul II, visitant la Mosquée de Damas, grande première dans l'histoire des relations islamo-chrétiennes, plaça le dialogue inter-religieux, précisément entre les musulmans et les chrétiens, sous les auspices de frère Charles et de son ami Louis Massignon.

A travers ces trois références, nous voyons se dessiner les contenus de l'héritage que Charles de Foucauld a laissé derrière lui, à l'humanité tout entière, qui a fructifié depuis les années 1930 par ses disciples dans les diverses Fraternités nées dans son sillage : l'esprit de paix, l'esprit de charité, l'esprit de dialogue.

Pourquoi l'esprit de Charles de Foucauld est-il toujours si vivant, près de 90 ans après sa mort ? Pourquoi nous parle-t-il toujours aussi fort, aussi fortement qu'à ses contemporains dont beaucoup ont eu le sentiment de côtoyer un saint ? Pourquoi reste-t-il d'une si grande actualité pour ses deux peuples, le peuple français et le peuple algérien, pour la religion chrétienne qu'il a vécue intensément et pour la religion musulmane auprès de laquelle il a voulu vivre ?

Pour répondre à ces questions il convient de parcourir sa vie et son oeuvre. Il ne s'agit pas ici de reprendre le récit de sa vie retracée dans tous ses détails, depuis l'enfance jusqu'à la mort, par ses biographes. Je voudrais simplement m'arrêter sur trois mots, trois verbes, qui éclairent bien sa vie, sa mort et le message qu'il transmet à notre temps ; Découvrir, Imiter, Aimer; découvrir l'Autre et vivre l'altérité ; imiter Jésus Christ ; aimer les hommes, ses frères.

Découvrir

D'un trait fulgurant, le premier biographe de Charles de Foucauld, le romancier René Bazin, membre de l'Académie française, a dans le titre de son livre paru en 1921, parfaitement résumé son itinéraire: *Charles de Foucauld, explorateur au Maroc, ermite au Sahara*, et il n'est pas surprenant que ce livre, qui a eu un succès remarquable, soit à l'origine de la postérité de Foucauld.

Officier de l'Armée française, issu de l'Ecole de Saint-Cyr, il partageait avec la société de son temps bien des préjugés, une vision impérialiste du monde, mais aussi les générosités et les élans, et la soif de connaître et de partager. Sa rencontre avec l'Islam se fit à travers le monde des colonies, mais il s'inscrivait dans la grande tradition de ces officiers français tels que Lamoricière, de Castries, Laperrine, Motylinski, et bien d'autres, tout à la fois érudits, explorateurs, ethnographes, linguistes, soldats et conquérants, qui étaient souvent en rupture avec les colons qui les accusaient d'arabophilie. Son exploration du Maroc en 1883-1884 qu'il fit, accompagné par le rabbin Mardochée, sous le déguisement d'un juif pauvre, ce qui lui fit découvrir le visage de la marginalité et du mépris, l'amena à publier en 1888 un ouvrage de grande qualité littéraire et scientifique qui fit longtemps autorité, *Re-*

connaissance au Maroc. Cet ouvrage fut publié alors que le Maroc restait pour les Européens *terra incognita*. L'exploration lui valut de recevoir la médaille d'Or de la Société de Géographie, et le livre lui apporta une grande renommée, lui ouvrant la voie à une carrière d'explorateur et de conférencier.

Si par la suite, il voulut rejoindre le « dernier rang », entrer dans l'oubli, il resta toujours passionné par la découverte de lieux et d'hommes inconnus. Il ne cessa jamais de remplir ses carnets d'observations, et lorsqu'il répondit à « l'appel du Hoggar », installé à Tamanrasset, il y travailla à des travaux intellectuels, d'arrache-pied, 10 heures 45 par jour. Il apprit les langues des populations auprès desquelles il entendait vivre, l'arabe bien sûr, puis le touareg. Avec son ami Motylinski qui mourut en 1907, un spécialiste d'études arabes et berbères, il recueillit des textes qui furent rassemblés sous le titre *Textes touaregs en prose* sur lesquels il fonda ses études sur la langue et la préparation des dictionnaires qui font encore aujourd'hui autorité. En 1907, au cours d'un voyage au sud du Sahara, aux confins du Mali, il rassembla plus de 6000 vers de poésies touarègues, qu'il traduisit, commenta, dota d'introductions historiques. Cet énorme travail fut achevé à l'été 1916. C'est à l'occasion de ce voyage qui dura d'avril à juillet 1907, qu'il écrivit à sa cousine Marie de Bondy : « *Je profite de la présence de beaucoup de Touareg pour faire connaissance avec eux et recueillir des documents sur leur langue, bénissant Dieu de ce séjour et de ce contact, je n'en ai pas encore eu d'aussi intime* ». Le 24 juin 1915 il achevait le fameux dictionnaire Touareg - Français, monument de plus de 2000 pages.

Mais si le prêtre ermite renouait avec l'explorateur et l'ethnographe des années 1880 (Laperrière notait au début de 1905: « Mis face à face avec la vie aventureuse, le Foucauld du Maroc se retrouve, il regrette son sextant ») il y avait désormais une grande différence : ses travaux scientifiques devaient être publiés, du moins l'exigeait-il ainsi, sans qu'il fût fait mention de son nom, au point de dater l'Introduction aux poésies touarègues, rédigée en 1916, de 1906 pour faire croire qu'elle avait été préparée par Motylinski, mort en 1907.

La découverte de l'Autre dans sa foi et dans ses modes de vie n'était pas séparable pour Foucauld de l'aventure coloniale française ; il partageait avec bien des officiers de l'Armée d'Afrique, dont le prototype était Lyautey, souci de justice, de partage, de développement pour les peuples soumis, et volonté de contribuer à la puissance et à la grandeur de la Nation, de la France qu'il aime, qu'il voyait porteuse d'une mission civilisatrice issue du christianisme. La colonisation, conçue dans un esprit chrétien, permettrait de faire le bien des colonisés. C'est pourquoi il s'insurgeait contre les exactions, les abus, contre les faiblesses de l'administration française à l'égard de puissants chefs locaux, faiblesse qu'il interprétait comme de la complicité dans le mal pour acheter la paix à bon compte. En témoigne l'indignation qu'il laissa éclater contre l'esclavage. Significative à cet égard est la lettre qu'il adressa à dom Martin, abbé de Notre-Dame des Neiges le 7 février 1902 : pour lui, il ne suffit pas de soulager ceux qui souffrent, « *il faut dire : « ce n'est pas permis », « malheur à vous hypocrites », qui mettez sur les timbres et partout: Liberté, Egalité, Fraternité, Droits de l'homme, et qui rivez les fers des esclaves, qui condamnez aux galères ceux qui falsifient vos billets de banque et qui permettez de voler des enfants à leurs parents et de les vendre publiquement; qui punissez le vol d'un poulet et permettez celui d'un homme* ».

Et à Mgr Guérin, Préfet apostolique, il posait le problème en termes de principes : « *Entrer dans de longs détails sur les mauvais traitements subis par les esclaves de la Saoura et des oasis, me semble mal aborder la question. Ils sont mal traités; c'est vrai, mais qu'ils le soient bien ou mal, la grande injustice c'est qu'ils soient esclaves !¹⁰* ».

Son indignation était telle que l'évêque, inquiet pour l'action pastorale d'ensemble, dut l'exhorter au calme : « *Défiez-vous de votre zèle, soyez très prudent (..) défiez-vous des emportements de votre zèle pour l'action extérieure. (...) pour combattre l'esclavage, il faut (...) veiller à ne pas se faire supprimer les moyens qu'on peut avoir de faire un peu de bien, en faisant des coups d'éclat qui d'ailleurs ne porteront aucun résultat* ».

Charles de Foucauld se sentait porteur d'une certaine idée de la France, une idée universelle, impériale, civilisatrice, dont la mission était moins d'évangéliser, que de faire vivre les principes évangéliques de charité et de fraternité. Ainsi mettait-il en garde certains officiers en les appelant à leur devoir; le 18 décembre 1913 il s'adressait au commandant Meynier qui prenait le commandement des Oasis: « *Je vous souhaite de faire beaucoup de bien aux populations mises sous votre autorité, de*

¹⁰ Charles de Foucauld, *Correspondances sahariennes*, Cerf, Paris 1998, p.78 et 85

les faire progresser de toute manière, de les rapprocher de nous afin qu'un jour ceux qui sont maintenant nos sujets deviennent nos frères ».

Dans une lettre à un autre officier français, le capitaine Pariel, il lançait en février 1912 cet avertissement: « *Si, oublieux de l'amour du prochain commandé par Dieu, notre Père commun, et de la Fraternité écrite sur tous nos murs, nous traitons ces peuples, non en enfants, mais en matière d'exploitation, l'union que nous leur aurons donnée se retournera contre nous, et ils nous jetteront à la mer à la première difficulté européenne ».*

Il se retrouvait dans « l'humanisme militaire », selon l'expression de Maurice Serpette, incarné par Lyautey ou Laperrine, et il acceptait d'en être le complément religieux qui permettrait de renforcer la présence française, mais il en percevait les limites, notant en 1904, en usant d'un vocabulaire typique de son temps : « *je crains que ce grand empire colonial, conquis depuis quelques années, qui pourrait et devrait enfanter tant de bien, de bien moral, de vrai bien, ne soit présentement pour nous, qu'une cause de honte, qu'il nous donne lieu de rougir, devant les sauvages mêmes, qu'il fasse maudire le nom français, et hélas le nom chrétien, qu'il rende ces populations, déjà si misérables, plus misérables encore »*, et il s'interrogeait : « *Les indigènes sauront-ils séparer entre les soldats et les prêtres, voir en nous des serviteurs de Dieu, ministres de paix et de charité, frères universels ? Je ne sais... ».*

Sa vocation était clairement d'aller vers l'autre, quel qu'il soit, et de l'élever à la dignité de frère ; il puisait cette vocation, cette volonté, dans le Christ de l'Évangile qu'il entendait imiter.

Imiter Jésus

Élevé dans la religion catholique, puis converti après avoir un temps perdu la foi et vécu selon des normes éloignées de la morale professée par l'Église, Charles de Foucauld voulut s'engager radicalement derrière le Christ pour l'imiter pleinement. Soutenu, dirigé par l'abbé Huvelin, il découvrit en janvier 1889 Nazareth et « l'existence humble et obscure du divin ouvrier ». Il retenait de la vie de Jésus ce qui conduisait à l'abaissement: Jésus bafoué, torturé, mis à mort, et il voulut faire sienne une phrase de l'abbé Huvelin : « *Jésus a tellement pris la dernière place que jamais personne n'a pu la lui ravir ».* C'est cette place là qu'il voulut désormais occuper.

Ce n'est pas le lieu ici d'entrer dans le détail de l'évolution spirituelle de frère Charles, de son entrée à la Trappe de Notre-Dame des Neiges à son arrivée à la Trappe d'Akbès en Syrie, de son séjour à Nazareth comme domestique des Clarisses ¹¹ à son installation à Tamanrasset en passant par Beni Abbés. Il convient plutôt de dégager ce qui fait son unité intrinsèque : l'amour du Christ. Or l'amour, écrivait-il lui-même le 1^o août 1901 à Henry de Castries, « *a pour premier effet l'imitation ; il restait donc à entrer dans l'ordre où je trouverais la plus exacte imitation de Jésus ».*

Toutes ses réflexions spirituelles, dans sa correspondance, dans ses carnets, dans ses prières, vont dans le même sens, comme le montre la prière d'abandon à la Vierge Marie qu'il écrivit le 15 août 1905 : « *Faites que je sois votre digne enfant, le digne enfant de Saint Joseph, le vrai petit frère de N[otre] S[eigneur] Jésus. Je remets mon âme entre vos mains, je vous donne tout ce que je suis pour que vous fassiez de moi ce qui plaît le plus à Jésus ».*

Pour y parvenir, il fit siens les moyens d'apostolat dont Jésus s'était servi et qu'il identifiait dans une lettre à Mgr Guérin du 15 janvier 1908 : « *Les moyens dont il s'est servi à la Crèche, à Nazareth et sur la Croix sont: pauvreté, abjection, humiliation, délaissement, persécution, souffrance, croix. Voilà nos armes (...). Suivons ce modèle unique et nous sommes sûrs de faire beaucoup de bien car, dès lors, ce n'est plus nous qui vivons, mais lui qui vit en nous ; nos actes ne sont plus nos actes à nous, humains et misérables, mais les siens, divinement efficaces¹² ».*

Ainsi s'explique fondamentalement le choix qu'il fit du désert: « le désert, c'est Nazareth » remarque Andrea Riccardi. En arrivant à Tamanrasset le 1^o août 1905, Foucauld nota dans son carnet: « *Je choisis ce lieu délaissé et je m'y fixe, en suppliant Jésus de bénir cet établissement où je veux dans ma vie prendre pour seul exemple sa vie de Nazareth ».*

En même temps le désert était sa clôture, son isolement du monde, le silence. Au désert il construisit sa vie monastique, contemplative, et comme Jésus à Nazareth, il y mena une vie cachée, obscure, en pensant accomplir le double commandement de l'amour de Dieu et du prochain. Car me-

¹¹cf. Ph. Thiriez, *Charles de Foucauld à Nazareth 1897-1900*, Nazareth 1994

¹² *Correspondances sahariennes*, p. 578

ner au désert « la vie de Nazareth », ce n'était pas se séparer des hommes. Il n'allait pas au désert pour fuir, mais pour retrouver les personnes les plus pauvres, les plus abandonnées, qu'il voulait aimer, dont il voulait être le frère. Il confia le 7 janvier 1902 à Marie de Bondy, cette phrase bien connue : « *Je veux habituer tous les habitants, chrétiens, musulmans, juifs et idolâtres à me regarder comme leur frère, le frère universel* ».

Aimer

Frère Charles voulait placer au cœur des relations et des liens entre tous les hommes, une amitié humble, attentive, concrète. Il appela la modeste maison qu'il installa à Beni Abbés « la Fraternité du Sacré Cœur de Jésus ». Frère, fraternité, n'étaient pas que des mots pour lui, mais des concepts vécus au plus profond de lui-même, qu'il prenait au sérieux, ils étaient un idéal de vie. La fraternité ne pouvait pas être sélective, elle ne pouvait qu'être universelle : aimer tout le monde et aimer chacun, sans exception, c'était établir des relations d'amitié par delà ce qui pouvait diviser, comme la différence de confession religieuse. C'était comme il est dit dans le Règlement de 1901, « *prier pour tous les hommes sans exception* ».

Il nota par exemple peu de temps avant sa mort : « *Amour fraternel de tous les hommes (...) en tout homme, voir un enfant du Père céleste : être charitable, paisible, humble, courageux avec tous : prier pour tous, pour tous les humains, offrir ses souffrances pour tous* ».

Il fallait aller aux autres ; offrir son amour, vivre en amitié avec tous, ce qui ne signifiait pas renoncer à être soi-même : Français, il vivait auprès des Touaregs sans renoncer à être Français ; chrétien, il vivait auprès des musulmans sans renoncer à sa foi. C'était aussi une forme de respect pour lui-même et pour ceux qui l'accueillaient, qui permettait d'engager avec l'Islam une forme de rapport authentique. Peu avant de s'installer à Beni Abbés, il écrivit à Henry de Castries le 23 juin 1901 pour lui faire part de son projet d'installation d'une « *sorte d'humble petit ermitage, où quelques pauvres moines pourraient vivre de quelques fruits et d'un peu d'orge récoltés de leurs mains, dans une étroite clôture, la pénitence et l'adoration du Saint Sacrement, ne sortant pas de leur clos, ne prêchant pas, mais donnant l'hospitalité à tout venant, bon ou mauvais, ami ou ennemi, musulman ou chrétien... C'est l'évangélisation, non par la parole, mais par la présence du Très Saint Sacrement, l'offrande du divin sacrifice, la prière, la pénitence, la pratique des vertus évangéliques, la charité - une charité fraternelle et universelle partageant jusqu'à la dernière bouchée de pain, et recevant tout humain comme un frère bien aimé* ».

Mgr Dagens, évêque d'Angoulême¹³, écrit dans La Croix du 21 août 2001, « Avec le F. Charles, nous sommes conduits ou reconduits à l'inspiration profonde de toute mission chrétienne. Car la mission chrétienne n'est pas une stratégie, mais une forme de vie, inséparable de l'expression chrétienne de Dieu et appelant à une présence fraternelle aux autres, et en priorité aux pauvres et aux exclus de toute société ».

Là encore c'était imiter Jésus, c'était entrer dans le mystère de l'Incarnation, preuve de l'amour de Dieu pour tous les hommes. Quelques mois avant sa mort, il écrivait à Louis Massignon : « *Il n'y a pas, je crois, de parole d'Évangile qui ait fait sur moi une plus profonde impression et transformé davantage ma vie que celle-ci : « Tout ce que vous faites à un de ces petits, c'est à moi que vous le faites ».*

Il ne se voulait pas missionnaire et récusait pour lui-même la mission au sens de prosélytisme : « *Mon apostolat doit être l'apostolat de la bonté* » écrivait-il en 1909 et selon le témoignage du sous-lieutenant Lehuraux, il pensait que « *Dieu nous recevra tous si nous le méritons* », propos plutôt rares dans l'Eglise du temps. Il se voulait, dit Hugues Didier, frère plutôt que père. Dans sa critique de la colonisation, dont il pensait qu'un grand bien pouvait sortir, il parlait du « *devoir de fraternité* », et il s'élevait contre la faible volonté française d'assurer le progrès des populations musulmanes et contre le fait que trop souvent les Européens habitant l'Algérie étaient « *ignorants de tout ce qui les concerne, les regardant toujours comme des étrangers et la plupart du temps comme des ennemis* ». Il voyait dans cette colonisation là un déficit de fraternité, dont les conséquences seraient graves pour la diffusion du christianisme, comme pour les intérêts à long terme de la République.

En effet, Foucauld, originaire des provinces perdues d'Alsace-Lorraine, aimait la France ; il soutint l'expansionnisme français en Afrique, il était solidaire du régime colonial tout en récusant ses

¹³ cf sa contribution au colloque de Viviers en juillet 2001 : *La mission dans le sillage de Ch. de Foucauld*

abus, et en prophétisant la révolte des populations soumises, faute de la promotion de la justice et du progrès, précisément pour cause de déficit de fraternité. Faut-il pour autant parler à son propos de nationalisme, au sens de vouloir affirmer une supériorité nationale sur une autre ? Son idéal vécu de fraternité l'en empêchait. Jamais il n'idéalisa ni ne sacralisa la guerre, mais il ne sacralisait pas non plus la vie humaine, et lorsque les valeurs humaines et religieuses étaient en danger, ce patriote croyait au devoir sacré de défense et de résistance. Dans sa correspondance du temps de guerre, entre septembre 1914 et décembre 1916, il soutenait ses amis dans l'épreuve, il se demanda s'il ne devrait lui-même s'engager pour remplir son devoir pour c s'offrir ». Pour lui, les morts de la guerre étaient des martyrs de la charité car ils étaient tombés dans une guerre de défense. Dans cette logique, parce qu'il était prêt lui-même au sacrifice, il pensait que la force pouvait être utilisée pour défendre le bien, car défendre les faibles est un devoir. Comme le remarque Antoine Chatelard, la guerre n'est pas « une obligation de tuer, mais un devoir de risquer sa vie », c'est un devoir de charité : « Il y a un cas où il faut résister au mal par la force.. C'est quand il s'agit non plus de se défendre soi-même mais de protéger les autres... Il faut de la force pour défendre les faibles, les innocents opprimés contre leurs oppresseurs... L'esprit de paix n'est pas un esprit de faiblesse mais un esprit de force ¹⁴».

De la découverte du monde arabo-musulman à la fraternité universelle, il y a chez Foucauld une cohérence de vie et une fidélité qui s'est construite autour de l'Incarnation qui induit l'imitation de Jésus Christ. Au cœur de l'imitation, il y avait bien sûr le choix de la pauvreté et de la pénitence, le choix de vivre « à la dernière place », le choix du sacrifice accepté par avance, mais il y avait surtout la personne humaine, l'être humain, son frère, quel qu'il fut. Derrière l'intérêt scientifique qu'il portait aux civilisations, derrière l'œuvre scientifique qu'il a bâtie, derrière le partage de sa pauvreté avec plus pauvres que lui, derrière ses aspirations à la justice, au progrès matériel et moral, à la paix, dont il pensait que ses anciens frères d'armes de l'armée de colonisation pouvaient être porteurs, derrière l'acceptation du sacrifice de la vie pour défendre le faible et les valeurs morales, il y avait toujours fondamentalement l'homme à qui Dieu a dit son amour en envoyant son fils.

L'amour du prochain, tel est le message impérissable de Charles de Foucauld. Cet amour passait par le respect et par l'accueil. L'expression même de « *marabout chrétien* » qui lui a été si souvent appliquée, dit tout ce qu'il a apporté en termes de dialogue entre les religions et les cultures, en tentant de rendre frères Arabo-Berbères et Français, en choisissant une voie humble : faire l'apprentissage au quotidien de l'amitié en vivant l'Evangile en chrétien.

Ali Merad l'a bien relevé : « Il s'est efforcé d'assumer toutes les vertus reconnues aux chrétiens dans la révélation coranique, en donnant l'exemple de la fraternité agissante, de l'humilité et de l'inépuisable douceur. En dépit de conditions historiques difficiles, en dépit des tentations d'injustice ou d'intolérance qui guettaient non seulement les responsables de la politique française au Maghreb, mais tout Chrétien impliqué dans le processus colonial, il a recherché l'amitié des Musulmans et a tenté d'instaurer avec eux une cohabitation fraternelle¹⁵ ».

René Voillaume a raison : Charles de Foucauld a bien été « un découvreur de nouveaux horizons spirituels ».

SE COMPRENDRE

Rédaction et Administration : Philippe THIRIEZ

Pères Blancs 7 rue du Planit 69110 SAINTE-FOY-LES-LYON

Tél. 04 78 59 20 42 Fax: 04 78 59 88 61

Abonnements (10 numéros par an, de Janvier à Décembre) :

Europe: 27 € - Étranger: 32 € - Numéro (franco) : 3 € - CCP 15 263 74 H Paris

Site Internet: <http://www.comprendre.org> adresse e-mail: contact@comprendre.or

¹⁴ Antoine Chatelard, *La mort de Charles de Foucauld*, Karthala, Paris 2000, p. 37

¹⁵ cf Ali Merad : *Ch. de Foucauld au regard de l'Islam*, Chalet 1975, p.127 , qui conteste d'avance la thèse de J.M.Muller : *Ch. de Foucauld, frère universel ou moine-soldat ?* Découverte, Paris 2002

